

*Littérature chinoise*

*Wang Meng*

# Le Papillon

*NOUVELLES*



Editions en Langues étrangères

## 图书在版编目 (CIP) 数据

王蒙小说选 / 王蒙著; 刘汉玉等译.

—北京: 外文出版社, 2004. 2

ISBN 7-119-03518-5

I. 王... II. ①王... ②刘... III. 中篇小说—作品集

—中国—当代—法文 IV. I247.7

中国版本图书馆 CIP 数据核字 (2003) 第 105207 号

责任编辑 宫结实

封面设计 王志

印刷监制 张国祥

外文出版社网址:

<http://www.flp.com.cn>

外文出版社电子信箱:

[info@flp.com.cn](mailto:info@flp.com.cn)

[sales@flp.com.cn](mailto:sales@flp.com.cn)

《中国文学》丛书

## 王蒙小说选

王蒙 著

\*

© 外文出版社

外文出版社出版

(中国北京百万庄大街 24 号)

邮政编码 100037

三河市三佳印刷装订有限公司印刷

中国国际图书贸易总公司发行

(中国北京车公庄西路 35 号)

北京邮政信箱 399 号 邮政编码 100044

2004 年 (36 开) 第 1 版

2004 年第 1 版第 1 次印刷

(法)

ISBN 7-119-03518-5/1 · 765 (外)

01380 (平)

10-F-3597P

# Le Papillon

*NOUVELLES*

江苏工业学院图书馆  
藏书章

Dans la même collection :

**L'Automne dans le printemps**, de Ba Jin

**Une bourgade à l'écart**, de Shen Congwen

**Dix auteurs modernes**

**L'enfant au milieu du lit**

Littérature chinoise

I247.7  
1603

**WANG MENG**

**Le Papillon**

*NOUVELLES*

---

**Editions en Langues étrangères**

Première édition 2004

Site Web:

<http://www.flp.com.cn>

Courrier électronique:

[info@flp.com.cn](mailto:info@flp.com.cn),

[sales@flp.com.cn](mailto:sales@flp.com.cn).

ISBN 7-119-03518-5

Tous droits réservés pour tous pays

Editions en Langues étrangères

24, Bai Wan Zhuang

100037 Beijing, Chine

Distributeur: Société chinoise du

Commerce international du Livre

35, Che Gong Zhuang Xi Lu

100044 Beijing, Chine

*Imprimé en République populaire de Chine*

# Sommaire

<i>Préface – Wang Meng</i>	7
<i>Wang Meng – Qin Zhaoyang</i>	21
Le papillon	29
Cerf-volant	125
Les soucis d'un cœur simple	159
Tant de médiateurs en quelques jours	195
L'œil de la nuit	211
La voix du printemps	227



# Préface

En automne 1935, j'avais dix-neuf ans. J'étais chargé du travail de la Ligue de la Jeunesse. J'habitais dans un bâtiment à un étage, nouvellement construit. Un soir, avec une émotion cachée, je fermai la porte de mon bureau qui était aussi ma chambre — une pièce où les rayons de soleil n'entraient jamais —, et je commençai à écrire, ligne après ligne, sur des feuilles blanches. A côté de moi, se trouvaient des dossiers, des rapports, des bilans en cours. Si quelqu'un avait frappé à ma porte, j'aurais immédiatement posé un rapport sur mon papier en feignant un travail de nuit. Au début de ma carrière d'écrivain, je m'attendais surtout à l'échec et aux moqueries. Je sentais bien que mes capacités ne répondaient pas à mes ambitions.

Cependant, même dans ces conditions, assis à la table, ma plume à la main, j'étais conscient que ce que je faisais allait influencer tout mon avenir. Je me sentais empli de noblesse, de gravité, m'efforçant de noter la vie, si belle et éphémère, et de donner forme à mon enthousiasme, si vif et impalpable. Je pensais sincèrement que même si ce que j'écrivais était beaucoup moins merveilleux que la vie réelle, c'était tout de même la cristallisation de la fougue, les éclats de la vie et l'empreinte de la jeunesse. Ce devait être plus durable que les événements de la vie, et plus compréhensible aussi pour des lecteurs innombrables que la

vie elle-même. Ce devait être le message d'un cœur, un message durable dans le temps et inaltérable dans l'espace.

J'estimais alors que l'écrivain était l'homme le plus heureux du monde. Il pouvait causer à cœur ouvert avec mille, dix mille, cent mille amis à la fois, il ne se sentait jamais seul, il était toujours uni à des milliers et des milliers de gens, pour bâtir la vie la plus neuve, la plus belle, la plus juste, la plus riche.

Près de la cour du comité d'arrondissement de la Ligue de la Jeunesse où je travaillais, il y avait une librairie où je me rendais souvent. J'allais humer là l'odeur de l'encre d'imprimerie, et me promenais entre les étagères, parmi les livres, en oubliant souvent l'heure de rentrer chez moi. Je nourrissais l'espoir de pouvoir y trouver un jour mon ouvrage — mon amour.

Voici quel était mon état d'esprit au moment où j'écrivais *Vive la jeunesse!*... Cette œuvre fut finalement publiée, mais beaucoup plus tard. Quand elle parut, mon fils avait dépassé l'âge que j'avais en l'écrivant. Vingt-six ans, plus d'un quart de siècle, s'étaient écoulés entre la réalisation de l'ouvrage et sa parution. En 1979, quand le livre fut édité, je n'avais plus la même émotion. J'avais compris toute la responsabilité de l'écrivain, tous les risques qu'il court et le prix de son œuvre, aussi, — ce travail pénible de réflexion où l'on laisse ses larmes, sa jeunesse, parfois même son sang et sa vie.

La littérature cherche la lumière et la vérité. Elle aspire ardemment au développement et au progrès. Elle est une science de l'homme, l'homme est son centre, elle a pour but que l'être humain devienne un homme véritable, que les relations entre les hommes deviennent

des relations véritablement humaines — des relations communistes — que chacun aime les vieux et les enfants comme sa propre famille. C'est pourquoi elle doit combattre tous les systèmes d'exploitation, l'ignorance, l'obscurantisme, toutes les forces et idées conservatrices et réactionnaires, ainsi que l'hypocrisie et le mensonge. D'où il résulte inévitablement que, pour les forces ténébreuses et réactionnaires, la littérature constitue comme une épine dans l'œil. Lorsque j'étais à l'école secondaire, je connaissais déjà les noms de Rou Shi, Yin Fu, Hu Yepin, etc. qui avaient été massacrés. Et pendant les dix ans de bouleversements, je demeurai stupéfait devant la terreur et la haine si violentes, instinctives, même sauvages, que Jiang Qing éprouvait devant les écrivains.

Mon premier professeur de littérature avait été ma tante, — elle vint en 1967 me voir à Yili, dans le Xinjiang, et mourut là-bas quelques jours après d'une hémorragie cérébrale. Je me souviens qu'à la fin de ma première composition sur le vent printanier, rédigée lors de ma deuxième année d'école primaire, elle avait écrit à ma place: «O! vent, chasse donc l'obscurité qui règne sur cette terre!» L'institutrice qui ne doutait pas qu'un enfant de sept ans soit capable d'écrire cette phrase, avait joyeusement souligné le souhait à l'encre rouge.

Oui, la littérature doit devenir un vent frais qui chasse l'obscurité, réveille les cents fleurs, et attire les hirondelles et les alouettes. C'est justement pour chasser l'obscurité, que j'ai participé dès mon enfance à la lutte révolutionnaire du peuple, la lutte clandestine dirigée par le Parti communiste contre le Guomindang. Dès l'enfance j'ai été un combattant du Parti. Dans

les mouvements des étudiants, la littérature était la trompette de la révolution. Non seulement les œuvres de Lu Xun, de Ba Jin et de Ding Ling, mais encore *Et l'acier fut trempé*, *Le flot d'acier*, *Ciment*, les *Poèmes rythmés de Li Youcai*, *La fille aux cheveux blancs*, *L'histoire des héros à Lüliang*, *L'histoire du Seau en fer-blanc* et *Mes deux propriétaires* se répandaient parmi les étudiants dans les régions dominées par Chiang Kaï-chek.

J'ai toujours considéré que la littérature et la révolution sont naturellement unies et indivisibles. Elles ont le même but: abattre définitivement l'ancien monde, et faire briller le soleil sur tout le globe. La littérature est le pouls, le signal et la conscience de la révolution, et la révolution, l'idée directrice, l'âme et la source de la littérature. Si *Et l'acier fut trempé* a pu former plusieurs générations de révolutionnaires, c'est d'abord parce que les flammes de la révolution, l'idéal et la pratique révolutionnaires avaient formé N. Ostrovsky et son œuvre.

C'est pourquoi, lorsque au nom de la révolution, on a violemment fustigé la littérature avec des phrases révolutionnaires grandiloquentes et trompeuses, allant même jusqu'à la violer et la détruire avec toutes sortes de raisons, j'ai eu le cœur déchiré, et j'ai ressenti la douleur atroce de l'écartèlement du corps et de l'âme. Il me semblait que tout mon être était divisé en deux: le dévouement à la révolution demandait de trahir la littérature, et aimer la littérature et en faire, était interprété comme un acte odieux de trahison.

Après la Libération, presque tous les mouvements politiques commencèrent par s'attaquer à la littérature.

Finalement arriva le jour où les attaques tombèrent sur moi.

Alors, je m'efforçai «consciencieusement» de dénigrer et de rejeter la littérature, en commençant par me dénigrer moi-même. «Que tes œuvres et ta personne sont donc insignifiantes et méprisables!» J'essayai de croire cette voix que j'entendais aux réunions de critiques, car non seulement elle était assourdissante, mais elle s'exprimait en termes justes et sévères. Je découvrais alors vraiment l'insignifiance de la littérature, cette littérature incapable d'atteindre la vigueur des critiques portées contre elle. J'espérais aussi parvenir à découvrir le côté méprisable de la littérature. Après quoi, je n'aurais plus eu qu'à m'étendre en paix dans le lieu que l'on m'avait indiqué: la poubelle de l'Histoire. Si, après avoir détruit la littérature que j'avais aimée, on créait vraiment une jeune littérature harmonieusement développée, appartenant à une «ère nouvelle», et qui puisse être qualifiée de tous les mots révolutionnaires; et si, après que j'aurais été jeté à la poubelle, la Chine devait devenir réellement plus pure, plus belle et plus heureuse, comment n'aurais-je pas pu m'étendre là, résigné, la joie au cœur?

Je me mis à acclamer très sincèrement des phrases stéréotypées telles que: «Monts et cimes, attention, me voilà!» Je m'efforçais de saisir sérieusement le sens des phrases modèles pleines de promesses: «s'élever droit jusqu'au ciel», «monter jusqu'aux nues», «pouvoir triompher du ciel». J'avoue, sans crainte du ridicule, que je n'ai pris conscience de ce que représentait ce jargon que très tard, et donc que je ne m'y suis pas opposé. J'ai même fait des efforts pour tâcher de comprendre le principe des trois «mises en relief», ainsi que les per-

sonnages modèles, bien qu'intérieurement, tout cela me répugnât. Je pleurais souvent dans mes rêves, et trempais mon oreiller de larmes.

A cette époque, pour moi, la littérature sacrée, éternelle, solennelle et grandiose était vraiment devenue une chose insignifiante, faible et pitoyable, qui se laissait égorger ou conduire. Elle n'était le fait que de gribouilleurs de petit talent. C'était une supercherie destinée à tromper les autres tout en se trompant soi-même, une simple esclave du pouvoir, aussi peu importante que les quelques poils qui poussent sur la peau des grands personnages! Hélas, littérature, adieu à jamais!

Effectivement, la littérature était devenue pitoyable. Elle débordait de mensonges. Elle trompait et engourdissait le peuple. Elle jouait le rôle du stupéfiant que contenaient les pains farcis de chair humaine préparés dans les tavernes noires. C'était un masque de bourreau, une rapporteuse, une calomniatrice, un petit truc de completeurs.

Mais ceci n'était pas vrai seulement pour la littérature, il existait dans la vie beaucoup de gens et d'affaires méprisables. Face à tout cela, je ne savais que faire. Je ne saisisais pas bien la situation, je manquais surtout de force et de courage. Je vivotais et j'attendais. Pendant ces vingt années — depuis 1957 — où je fus critiqué pour mon indignité et mon insignifiance, j'avais fini par me trouver moi-même vraiment indigne et insignifiant!

En même temps, je prenais conscience de la véritable noblesse, de l'authentique grandeur. En vivant à la base, près des frontières les plus lointaines, en partageant les joies et les peines du peuple, je pouvais ob-

server la position des masses et les tours de prestidigitacion qui eurent lieu au cours de ces années-là, les changements instantanés et imprévus, les machinations, le vrai et le faux, les vainqueurs et les vaincus. Tout ceci m'apparaissait avec la clarté d'un terrible incendie!

Les revers et les échecs nous forgent et nous enrichissent. Au mois d'octobre 1976, enfin arriva en Chine ce qui devait arriver, l'événement tant attendu du peuple. *L'Histoire est à la fois impitoyable et bienveillante.* Nous remportâmes la deuxième libération, car la loi de l'Histoire veut que le peuple ait le devoir de se libérer lui-même. S'il n'y réussit pas une première fois, il recommence.

Redresser les torts du passé, c'est ramener la vie. Aujourd'hui, le Parti me redonne la plume. Me voilà confirmé à nouveau comme un communiste glorieux, mais à qui incombent de lourdes charges, et qui suit un chemin pénible. La révolution et la littérature fusionnent de nouveau, ma conscience et ma personne aussi. *Ce qui veut dire que je ressuscite dans le monde littéraire.* Il me faut maintenant affronter une tâche difficile: la recherche de moi-même. Je dois me retrouver dans l'océan de la littérature et de l'art. Je dois retrouver ma place, mon point d'appui, mes sujets, mes matériaux, ma forme d'expression, mon style.

Ceci parce que, quoi que je fasse pour acclamer ma seconde jeunesse, et bien que je souhaite tout recommencer comme à vingt-trois ans, prêt que je suis à chercher les traces de mes pas d'il y a vingt-quatre années, je n'ai plus vingt ans, mais quarante. Les souvenirs d'enfance sont beaux et émouvants, mais on ne pourra jamais redevenir enfant. La lecture de mes œuvres d'antan — *Un jeune arrive au département d'organisa-*

tion, le *Nouvel An* — me fait sourire, les larmes aux yeux, et ravive mon cœur. Cependant je ressens un certain engourdissement qui me donne l'impression que tout cela appartient à un autre monde.

A vingt ans, la vie et la littérature étaient pour moi une jeune fille simple, pure et candide, et mes œuvres, les poèmes d'un premier amour que je lui adressais. Ces poèmes sont peut-être touchants mais insuffisants, trop insuffisants! Aujourd'hui, la vie et la littérature, sont devenues pour moi une mère grave, tendre, capable et pleine d'expérience. Les plis de son front montrent qu'elle a su résister, inflexible, à la tempête, et qu'elle a retrouvé la vie dans les flammes, mais ils accusent aussi les outrages que lui ont infligé les prostituées et les sorcières. Néanmoins, son sein large et chaud est toujours chaste et doux. Et il renferme le lait de la vie, ainsi qu'un amour profond et universel.

Bon nombre de lecteurs bien intentionnés voudraient que je garde le style de *Un jeune arrive au département d'organisation*, mais ceci est impossible, et d'ailleurs inutile. Il y a plus de vingt ans que j'ai été contraint de quitter le «département d'organisation», et maintenant je ne suis plus «jeune». Toutefois, mes acquis dépassent mes pertes, je possède un large monde où je peux déployer mes talents, je me suis aguerri dans les tempêtes, et j'ai gagné des connaissances nouvelles dont j'ai tiré des leçons. Une étendue de huit mille lis sur le territoire de la patrie — la distance de Beijing au Xinjiang — et trente années de remous: voilà aujourd'hui mon point de départ. Qu'il s'agisse du *Papillon*, de *L'œil de la nuit* ou de *La voix du printemps* . . . tout ce que je voulais écrire est en réalité beaucoup plus abondant, — dans le temps comme dans l'espace —, que

ce que les lignes et les pages peuvent contenir. Les spécialistes qui recherchent l'art d'écrire vont peut-être secouer la tête, mais moi, sans cesse je médite sur ces huit mille lis et ces trente années, je revis mes souvenirs, je pleure, je ris. Oui, c'est sur l'espace de ces huit mille lis et dans le temps de ces trente années que se trouve le point d'appui de toutes mes œuvres.

J'ai toujours conservé la même fidélité, la même passion pour la jeunesse et l'amour. Ma confiance en la vie, mes principes et mon idéal révolutionnaires n'ont pas changé. Certains disent que mon style est complètement différent. Je ne sais pas. Mais une chose est sûre: je suis beaucoup plus réaliste, j'ai vu les peines de la vie, j'ai constaté que toutes les choses belles doivent encore grandir, mûrir, se tremper, se perfectionner, et qu'elles devront encore subir des épreuves. C'est pourquoi, malgré le romantisme et la transparence, par exemple, de *Cerf-volant*, mes chants d'amour ont un certain ton de lucidité et de froideur. Pour chanter la gloire de ma mère grandiose semblable à un océan, laquelle, après avoir connu toutes les vicissitudes, est toujours pleine de vie, j'ai besoin d'une symphonie exécutée avec tous les instruments, et non plus des sérénades de l'adolescence.

Oui, l'écrivain de 46 ans que je suis est beaucoup plus complexe que celui de mes 21 ans. Il m'est arrivé de montrer de l'aigreur, de la froide ironie et de recourir à une satire acérée devant des phénomènes négatifs, mais j'ai compris ce raisonnement: «tout ce qui existe est rationnel». J'ai aussi appris le «fair play», l'indulgence et la patience, et je sais qu'il faut parvenir à la stabilité et à l'union. C'est pourquoi mon aigreur cache de la tendresse, ma froide ironie et ma satire acérée sont